

Guerres et nouvel impérialisme, Sur le livre de Claude Serfati, *Un monde en guerres*

Jean-Marie Harribey

L'économiste Claude Serfati a publié au printemps *Un monde en guerres* (Paris, Textuel, Collection Petite encyclopédie critique, 2024), dans lequel il synthétise de très nombreux travaux antérieurs mais qu'il éclaire par les derniers bouleversements économiques et géopolitiques que le monde a traversés depuis ce qu'il appelle « le moment 2008 » (p. 15). Celui-ci marque « une remarquable *concordance de temporalités* entre des dynamiques qui ont chacune leur rythme propre. Le "moment 2008" agrège un état de l'économie mondiale qui est qualifié de "longue dépression", des rivalités géopolitiques et une concurrence économique qui s'entrelacent étroitement, et l'accélération de la guerre à la nature ». (p.15-16).

Le livre de Claude Serfati est structuré autour de quatre grands chapitres : « La guerre à la nature, humanité comprise » ; « Les ambitions dominatrices de l'Union européenne » ; « Chine-États-Unis, un choc d'impérialismes » ; « L'intelligence artificielle au cœur de l'ordre militaro-sécuritaire. »

L'idée générale est que le monde n'est pas entré dans la fin de l'histoire ni dans l'ère de la victoire des marchés, mais reste dans la « quête incessante de nouveaux domaines de valorisation et que le capital s'attaque pour cela à tous les obstacles qui se dressent sur sa voie, que ces obstacles résultent de la résistance de la nature, de celle des êtres humains ou bien qu'ils soient dressés par les frontières nationales au sein [desquelles] il prospère. » (p. 19). Il s'ensuit que « depuis la fin des années 2000, la distance entre la concurrence économique et les rivalités militaires a considérablement diminué, laissant la place à un continuum qui élargit les terrains d'affrontement et multiplie les risques de conflagration. » (p. 23). Dès lors, « le bloc transatlantique ne promet plus une approche inclusive de l'économie mondiale, il cherche à souder plus fortement ses liens afin de tenter d'agrèger autour de lui quelques pays d'Afrique, d'Amérique du sud et d'Asie dans un affrontement avec les "rivaux systémiques" (Chine et Russie). » (p. 25), ce que l'auteur appelle une « OTAN économique ».

Guerre à la nature et à l'humanité

L'un des facteurs contemporains qui oblige le plus à revisiter les analyses marxistes traditionnelles de l'impérialisme est la destruction de la nature menée par la logique capitaliste d'accumulation, car il s'agit selon l'auteur d'une véritable guerre à la nature, qui intègre la guerre à l'humanité. Claude Serfati en fait l'objet de son premier chapitre en rappelant l'une des plus célèbres phrases de Marx dans *Le Capital*, mais passée sous silence aussi bien par le discours dominant bien sûr que par nombre de penseurs de l'écologie : « le capitalisme épuise en même temps les deux sources d'où jaillit toute richesse : *la terre et le travailleur*. » (p. 43). La « guerre à la nature » n'est donc pas une simple métaphore, car la rupture du métabolisme entre la nature et la société s'inscrit dans le temps long depuis le XVI^e siècle et justifie le concept de « capitalocène ».

Une histoire qui comporte quatre « vagues » successives. La première fut celle, d'un côté, de l'extermination des sociétés amérindiennes (entraînant la disparition des terres agricoles exploitées) et de l'esclavage ; et, en Europe, ce fut la privatisation des terres lors du mouvement des enclosures. La deuxième vague vint avec les conquêtes coloniales au XIX^e siècle pour satisfaire les besoins du capitalisme industriel en matières premières et en débouchés. Après la Seconde guerre mondiale s'ouvrirent la troisième puis la quatrième vagues, au cours desquelles l'expropriation des paysans s'accrut, ainsi que les politiques

extractivistes. L'intérêt de cette analyse est qu'elle articule à chaque instant destruction sociale et destruction de la nature¹ ; elle justifie pleinement le titre du premier chapitre : « La guerre à la nature, humanité comprise ». Les déclarations bien connues de l'économiste Lawrence Summers à l'encontre des pauvres donnent le vertige, et Claude Serfati les traduit par « qu'ils bouffent la pollution » (p. 61).

Au cours du XIX^e siècle, « la guerre à la nature et à l'humanité » (p. 65) a pris un nouveau cours avec l'essor du militarisme : « Le XIX^e siècle a fourni au militarisme ses bases politico-idéologiques et des capacités destructrices d'une magnitude et d'une profondeur inconnue dans l'histoire » (p. 65). Ce militarisme « a fondé sa vigueur sur le triple plan des valeurs patriarcales, de l'essor du nationalisme xénophobe et de l'aggravation de la concurrence géoéconomique » (p. 68). Selon Engels, le capitalisme est un mode de production et aussi un mode de domination dont « il entrevoit à quel point le "mode d'extermination" va prospérer » (p. 71). La conséquence est que, au XX^e siècle, on ne va plus distinguer nettement les situations de guerre et de paix car s'instaure un « mélange poreux où les conflits armés s'installent au cœur de pays dont les systèmes de production demeurent néanmoins intégrés dans l'économie mondiale par des échanges commerciaux et dont les populations sont connectées au monde par des réseaux matériels, informationnels et idéologiques transnationaux », d'où il résulte « une augmentation considérable du nombre de civils tués dans ces conflits » (p. 79).

Claude Serfati pointe la contradiction entre la persistance des guerres et la « paix des marchés » que la mondialisation devait apporter. La Banque mondiale croit y voir un simple défaut de « gouvernance », alors qu'elle « fait silence sur la façon dont la nouvelle division internationale du travail inscrit les pays dotés de ressources naturelles dans les chaînes de production mondiale des grands groupes soutenus par leurs gouvernements. » (p. 95). En réalité, écrit Claude Serfati, il s'agit d'un « impérialisme environnemental qui s'annonce » (p. 97). En effet, « la dégradation de l'environnement ne s'est pas substituée aux multiples menaces économiques et sociales à la sécurité nationale, mais elle agit comme un facteur "multiplicateur de menaces" » (p. 104), selon les propres dires de l'OTAN. Comme ce sont les pauvres qui sont coupables parce que menaçants et étrangers, alors à l'exportation des valeurs occidentales ont succédé des opérations militaires au nom d'un « impératif humanitaire » (p. 107).

L'Union européenne et ses ambitions dominatrices

L'Union européenne s'est construite selon « un processus fortement hiérarchisé » (p. 123), à la fois sur le plan interne et sur le plan extérieur. D'une part, l'homogénéité qui existait entre les six pays fondateurs « a laissé la place à une inégalité structurelle liée à l'élargissement continu de l'UE » (p. 125). D'autre part, ce processus a installé l'UE dans le dilemme d'« en finir avec le colonialisme tout en assurant sa perpétuation » (p. 133). Champions de la Françafrique, « les dirigeants français étaient à l'avant-garde de cet objectif de constitution de l'"Eurafrrique" » (p. 134). « Les discours européens sur les valeurs qu'ils faut transmettre aux Africains accompagnent l'usage plus rugueux des "lois du marché" et celui de l'outil militaire, en grande partie à l'initiative de la France » (p. 137). Victime d'une totale asymétrie des forces, l'Afrique s'est vu imposer l'ouverture de ses marchés pendant que l'UE protégeait les siens. Le remplacement du franc CFA par l'écu n'a presque rien changé.

¹ Claude Serfati fait de Jason W. Moore l'inventeur du concept de capitalocène (p. 45-46). Mais, d'une part, je ne suis pas certain que ce soit exact, car il est souvent attribué à Andreas Malm, Moore l'ayant bien sûr repris comme d'ailleurs tous les marxistes écologistes qui, aujourd'hui, analysent ensemble l'exploitation de la force de travail et l'exploitation de la nature. D'autre part, au sein de ces marxistes écologistes, il y a une controverse au sujet de la coupure nature/société (voir le n° 61 d'*Actuel Marx*, premier semestre 2017).

Les mesures adoptées par l'UE concernant les migrants sont de plus en plus dures. Là encore, les contradictions affluent : d'un côté, l'UE veut recenser les « besoins en compétence » ; de l'autre, l'existence d'une armée de réserve industrielle permet que « l'immigration [soit] utilisée comme un ferment de division des travailleurs d'un pays puisque la xénophobie et le racisme sont, selon la formule d'Étienne Balibar, "un rapport social et non pas un simple délire de sujets racistes" » (p. 147). Ainsi, drainage des cerveaux et politique sécuritaire sont complémentaires. À tel point que l'UE sous-traite la gestion des migrations aux pays d'origine et de transit, ce qui signifie « l'externalisation des rétentions » (p. 153) menées par « les anciennes puissances coloniales en Afrique » (p. 158).

Bien avant l'invasion de l'Ukraine par la Russie, la militarisation de l'UE était au programme avec une croissance importante des dépenses militaires, tant dans les pays les plus importants (Allemagne, France, Italie) que dans les anciens de l'Est. Claude Serfati souligne « la montée en puissance de la Commission dans le domaine de la défense » (p. 167), et on peut ajouter que, pendant sa campagne pour être réélue présidente de la Commission, Ursula von der Leyen a appelé à renforcer encore cette militarisation². De quoi accélérer la concentration des industries d'armement et les inégalités entre les États membres. À noter aussi l'étroitesse des relations entre les grands groupes et les États nationaux : « L'industrie d'armement existe en effet comme un prolongement des fonctions politiques (régaliennes) de défense sur le terrain économique. Cette industrie est donc une composante des systèmes militaro-industriels (SMI) dont l'existence et la pérennité reposent sur un ensemble d'atouts politiques, économiques et culturels. Pas plus que les États car le capital reste toujours territorialisé, ces SMI n'ont été dissous dans la "mondialisation" ». (p. 179). Enfin, le « processus hiérarchisé » qui a conduit la construction de l'UE est « délimité par les pressions exercées par les États-Unis et par les intérêts des États membres les plus puissants » (p. 187). Donc, il n'y a pas de conflits armés entre membres de ce bloc, mais chaque pays impérialiste poursuit ses propres intérêts.

L'affrontement impérialiste entre les États-Unis et la Chine

Claude Serfati s'inscrit dans la tradition marxiste de l'analyse de l'impérialisme qui relie la dynamique du capital à l'espace mondial dans lequel elle se déploie, mais en même temps il la renouvelle pour tenir compte des transformations intervenues après la Seconde Guerre mondiale. Pendant la Guerre froide, deux blocs s'affrontent entre lesquels tentent d'émerger les pays non alignés. Mais le plus important est l'hégémonie conquise par les États-Unis au sein du bloc atlantique fortement hiérarchisé, grâce à « des capacités économiques et militaires inégalées » (p. 204). L'auteur renoue avec l'hypothèse de « développement inégal et combiné » qu'avait formulée Trotski. L'idée est qu'« un pays moins développé [est obligé d'] importer capitaux étrangers et technologies et équipements les plus modernes mais cette pression extérieure lui offre également la possibilité de faciliter son développement grâce à leur intégration dans ses propres structures sociales » (p. 210-211). Toutefois, cela n'a rien d'automatique, comme le notait Rosa Luxemburg, la théoricienne marxiste de l'impérialisme qui a le plus insisté sur la relation entre concurrence économique et rivalités géopolitiques et militaires.

En tout cas, la Chine offre un exemple de développement inégal et combiné³, puisque « l'essor de l'économie chinoise procède à la fois de transformations de l'espace mondial et de modifications de la relation de la Chine à l'économie mondiale » (p. 218). L'accumulation primitive conduite par l'État y fut violente pour démanteler les terres collectivisées auparavant et provoquer l'exode rural. Après une brève période ayant suivi le rétablissement

² En juillet 2024, donc après la publication du livre de Claude Serfati.

³ Au cours des années 1970 et 1980, le thème du développement inégal était soutenu par les économistes tiers-mondistes et marxistes, notamment Samir Amin.

de relations diplomatiques entre les États-Unis et la Chine, que Claude Serfati qualifie de « jeu gagnant-gagnant » (p. 225), sa puissance industrielle et financière place la Chine « aux premiers rangs des grands pays capitalistes », en un mot « un impérialisme émergent » (p. 229).

La Chine a adopté « des objectifs économiques et géopolitiques grâce au développement de projets internationaux majeurs » (p. 233), comme la dénommée « Route de la soie » qui lui permet d'importer des ressources naturelles et d'exporter des biens d'équipement et de consommation. L'affrontement avec les États-Unis ne ressemble pas à celui du temps de la Guerre froide mais plutôt à celui qui prévalait en Europe avant 1914 entre les trois grandes puissances d'alors, Angleterre, Allemagne et France. La Chine est peut-être à un tournant : elle n'a pas les moyens d'être « le gendarme du monde », mais, écrit Claude Serfati, « elle sera de plus en plus contrainte de prendre en charge une partie du "fardeau" de l'ordre mondial, car une des hypothèses qui fonde les théories de l'impérialisme est que les performances économiques d'un pays et ses ambitions géopolitiques ne peuvent durablement être disjointes » (p. 239).

C'est ce qu'ont sans doute compris les dirigeants américains, car la situation économique mondiale s'est dégradée depuis 2008 : le marché chinois peut moins fournir « de l'oxygène à l'accumulation du capital et les grands groupes des pays occidentaux et chinois se battent désormais pour le partage d'un gâteau qui diminue » (p. 241)⁴.

L'hypothèse d'une pacification des relations internationales par la réalisation du marché mondial doit-elle être abandonnée ou bien une « interdépendance pacifique » (p. 243) peut-elle être envisagée ? « L'état de l'économie mondiale est une variable majeure : une croissance faible attise la concurrence, elle accroît les rivalités, et c'est une de mes hypothèses que la détérioration de la conjoncture économique depuis 2008 est un puissant vecteur de développement de la militarisation de la planète » (p. 248). On pourrait ajouter, sinon objecter, qu'il s'agit moins d'une situation de type conjoncturel que structurel et systémique si l'on intègre la double dimension sociale et écologique de la crise, ainsi que le posait Claude Serfati lui-même dans son premier chapitre, faisant de la limite écologique un butoir. Il s'ensuit une question d'ordre presque épistémologique : si les variations économiques sont à ce point majeures et changeantes, peut-on considérer que le mode de production capitaliste soit intrinsèquement un mode d'extermination ? Autrement dit, l'hypothèse d'Engels est-elle continuellement recevable, ou, encore en d'autres termes, le mot « extermination » recouvre-t-il des situations égales entre, par exemple, l'extermination véritable des Incas par les conquistadors et la destruction créatrice schumpétérienne ? On retrouvera peut-être plus loin une interrogation analogue à propos de ou des « guerres ».

L'ordre militaro-sécuritaire renforcé par l'intelligence artificielle

Pour Claude Serfati, l'intelligence artificielle (IA) se distingue des anciennes techniques parce que « ses développements prennent place à l'échelle internationale et sont donc un enjeu de rivalités économiques et géopolitiques entre quelques grandes puissances » (p. 254). Et surtout, « les technologies qui reposent sur l'IA transforment *simultanément* les données en source d'accumulation de profits, elles renforcent le pouvoir sécuritaire des États et elles introduisent de nouvelles formes de guerre grâce à leur utilisation par les militaires. En somme, l'IA offre des potentialités d'utilisation contre des êtres humains dans tous les domaines de leur vie en société en tant qu'ils sont à la fois salariés, citoyens et "civils" menacés par les guerres » (p. 256).

À la base de l'IA, il y a une immense accumulation de données (on pense à « l'immense accumulation de marchandises » de Marx) au sein « d'une structure de marché contrôlée par

⁴ Le gâteau ne diminue pas mais grossit beaucoup moins qu'avant ; et la surproduction chinoise est énorme dans de nombreux secteurs (JMH).

une poignée de groupes » (p. 262-263), de telle sorte que soient générées des externalités positive au fur et à mesure que grossit la taille des réseaux. « En 2022, trois groupes dominent le marché mondial des clouds : AWS (Amazon), Azure (Microsoft) et Google. » (p. 264).

Rompant avec l'ostracisme dont cet auteur fut souvent victime, même parmi les marxistes, Claude Serfati se réfère à Jacques Ellul pour dire que « la technique, emportée par sa dynamique interne, acquiert alors une autonomie vis-à-vis de la société et du pouvoir politique, elle ne supporte pas d'être arrêtée pour des raisons morales » (p. 266). Toute l'histoire du capitalisme industriel montre que révolution de la production et révolution des rapports sociaux vont de pair, au point que, comme le disait Marx, rappelle Claude Serfati : « Dans la manufacture et le métier, l'ouvrier se sert de son outil ; dans la fabrique, il sert la machine » (p. 268). Ainsi, la machine sert à faire des profits et aussi à subordonner le travailleur. Aujourd'hui, la segmentation des chaînes de valeur, outre son but de profit, inclut également « un objectif politique d'éclatement du collectif de travail » (p. 272).

S'agissant de la valeur accumulée par les géants de l'internet et de l'IA, Claude Serfati analyse cette situation comme un capitalisme de rentes. Il s'écarte donc de tout un discours répandu, selon lequel ce serait le consommateur ou l'internaute qui produiraient la valeur appropriée par les géants du numérique, alors que leurs revenus « reposent avant tout sur leur position de monopole adossée à la possession de droits de propriété intellectuelle » (p. 277)⁵.

Capitalisme rentier et capitalisme de surveillance sont les deux facettes permises par l'IA. Sur ces deux aspects, l'implication de l'État est centrale : d'une part en autorisant la concentration des activités au sein des grands groupes et en partant à la conquête de territoires et de débouchés ; d'autre part en organisant une surveillance de masse des populations, et cela jusque dans les démocraties dites libérales. « En France, l'État est omniprésent dans l'espace des relations sociales et cela facilite sa radicalisation militaro-sécuritaire dans un contexte où les crises économique, sociale et politique interagissent de plus en plus fortement. » (p. 283). Par l'IA, groupes capitalistes et États sont liés pour surveiller les populations⁶.

Bien que longtemps méfiants à l'égard de l'IA et des objets comme les drones, les militaires envisagent peu à peu le « nouvel horizon stratégique » constitué par l'utilisation de l'IA. Celle-ci améliore les performances des systèmes d'armes ; elle s'associe à d'autres techniques émergentes comme l'informatique quantique, l'impression 3D, les missiles hypersoniques, voire le nucléaire ; et surtout elle crée la possibilité d'une prise de décision autonome du système d'armes. Heureusement, pourrait-on dire, il existe un conservatisme militaire, écrit Claude Serfati, qui « résiste » à certaines innovations techniques.

Il n'empêche, les systèmes militaro-industriels ont la capacité à se régénérer, grâce à une « collusion entre les États et les grands groupes » (p. 307). Celle-ci « existe dans tous les secteurs de l'économie, mais elle est bien en deçà de l'ampleur qu'elle atteint dans la production d'armes » (p. 307). Chacun sait que l'argent est le nerf de la guerre ; aussi, la régénération des systèmes militaro-industriels est grandement facilitée par l'appétit des financiers pour les investissements dans l'armement. Comme le dit Claude Serfati, « l'odeur de la poudre séduit les marchés » (p. 317). Ce n'est pas étonnant puisque les budgets militaires des États sont conséquents et grandissants. Voilà de quoi assurer l'avenir des dividendes.

⁵ Il est donc implicite chez Claude Serfati – en tout cas c'est ainsi que je l'entends – que l'avènement de l'IA et du capitalisme de plateformes ne remet pas en cause la théorie de la valeur de Marx. C'est aussi le point de vue que je soutiens dans *La richesse, la valeur et l'inestimable* (LLL, 2013), et dans *En quête de valeur(s)* (Éd. du Croquant, 2024).

⁶ Les Jeux olympiques de Paris sont l'occasion d'expérimenter la vidéosurveillance algorithmique grandeur nature : cf. Florian Reynaud et Martin Untersinger, « La vidéosurveillance algorithmique à l'épreuve de la compétition olympique », *Le Monde*, 24 juillet 2024.

Le livre de Claude Serfati creuse jusqu'au bout cette hypothèse initiale selon laquelle le mode de production et le mode d'extermination s'entrelacent, particulièrement depuis la Seconde guerre mondiale. C'est « comme un régime "normal" d'existence des sociétés contemporaines » (p. 326) souligne l'auteur, ce qui justifierait la question que nous posons plus haut concernant cette sorte d'inéluctable liaison production/extermination. Cependant, le « moment 2008 » fut aussi celui de l'arrivée d'« une vague de mécontentement mondial » (p. 329), au point que même l'OCDE s'en est inquiétée en 2021, dans des termes quasiment « altermondialistes » (p. 331). De plus, la multipolarité s'est installée et « la domination sans conteste des États-Unis est révolue » (p. 332). Mais, à cause de trop grandes disparités et inégalités en son sein, le « Sud global » n'a pas beaucoup de réalité. En revanche, beaucoup de mobilisations populaires en faveur de la « fraternité universelle » (p. 339) rendent l'avenir ouvert. C'est dire combien il serait hasardeux de verser dans un déterminisme technique, fût-il déclaré « intelligent »...

Enfin, et ce qui suit est plus un appel à discussion qu'une réserve par rapport à un livre dont la documentation est impressionnante et le fil conducteur tenu d'un bout à l'autre, Claude Serfati a choisi de mettre le titre de son livre au pluriel : *Un monde en guerres*. C'est donc qu'il existe plusieurs types de guerres, toutes relèvent-elles alors du même concept ? La marchandisation du monde, dénoncée dès le *Manifeste du parti communiste* de 1848, équivaut-elle à la guerre, dans le sens commun de ce terme : Première Guerre mondiale, Seconde Guerre mondiale, guerre au Vietnam, guerre en Ukraine, guerre à Gaza... ? Que la marchandisation du monde ayant pour but de valoriser infiniment le capital s'accompagne de destructions humaines, matérielles, culturelles et naturelles, est indéniable. De la même façon que nous disions plus haut que l'extermination vue comme intrinsèquement liée au mode de production capitaliste appelle peut-être une discussion sémantique et conceptuelle, il existe une graduation forte entre les différentes « guerres » menées par le capital. Le fait, indiscutable, qu'il puisse y avoir des racines communes à toutes n'implique pas qu'elles soient de nature et d'intensité équivalentes. Pour bien montrer qu'il y a matière à discussion nuancée, laissons le dernier mot à Claude Serfati : « Le capitalisme marche sur ses deux pieds. Il n'est pas seulement un régime d'accumulation qui englobe pour faire bref la production de valeur, sa répartition sous forme de revenus et leur utilisation (consommation, épargne). Il est tout autant un régime de domination sociale, dont la police (à l'intérieur) et l'armée (vers l'extérieur) assurent la défense, et même à certains moments, en permettent la survie. Toute analyse de l'évolution des économies capitalistes devrait tenir compte de cette réalité devenue aujourd'hui mondiale. » (p. 17-18).

28 juillet 2024